

Croire, est-ce bien raisonnable ?

par Floriane Chinsky, rabbin au MJLF et docteure en sociologie du droit



Peut-on vivre sans croire en rien ? Peut-être. La recherche de sens est néanmoins une question existentielle universelle telle que la définit par exemple Irving Yalom. Mais alors, croire en quoi ? Le dialogue interconvictionnel est une occasion précieuse de réexaminer cette question.

Pour permettre ce dialogue, il faut sans doute accorder à la subjectivité sa juste place. En ce sens, j'ai entière légitimité à ressentir que mes croyances me sont essentielles (les plus belles du monde à mes yeux), en vertu d'un raisonnement plus général selon lequel « les croyances des autres lui sont essentielles exactement au même titre ». Ce positionnement est une application de la règle d'or universelle, le Nathan de Lessing illustre cette égale légitimité dans la parabole des trois anneaux.

La Bible raconte la création du premier homme-femme, auquel Dieu ne donne aucune prescription religieuse. Adam n'est pas juif. D'après le Talmud Sanhédrin, cet être est créé unique pour éviter que nous ne prétendions : « Mon ancêtre était plus important que le tien. » Le Talmud constate avec humour que cette belle idée n'a pas fonctionné, puisque chacun continue à se sentir supérieur. Le récit du déluge met en place une loi réputée nécessaire au développement de l'humanité, non pas une loi religieuse mais une alliance universelle posant un contrat éthique. La croyance en la nécessité d'une foi et d'une religion uniques n'a donc pas de fondement biblique. Les religions sont alors simplement des facettes spécifiques d'expression du joyau qu'est l'humain.

L'angle d'approche du judaïsme n'est pas celui de la croyance, mais de l'action : que faisons-nous du temps que nous avons le privilège de vivre ? L'une des réponses essentielles est celle de la liberté : nous ne devons ni opprimer, ni être opprimés, physiquement ou intellectuellement. Tel est le sens du repos du chabbat. Edmond Fleg affirme : « Je suis juif parce que la foi d'Israël ne demande de mon esprit aucune abdication. »

En ce sens, nous pouvons avec Maïmonide rester très humbles sur la nature du dieu auquel il faudrait croire, dont nous ne savons presque rien. Comme le dit la sagesse de l'humour juif : « Nous n'avons qu'un seul dieu et nous n'y croyons pas ! » Le nom commun dieu signifie avant tout une force motrice, une direction, une puissance politique. Le nom propre dont nous ignorons la vocalisation nous renvoie à une ouverture vers l'infini plus qu'à une croyance, puisque ses lettres sont celles du verbe être au passé, présent, et futur. Dieu propose à Moïse de le nommer devant Pharaon : « Je serai ce que je serai. » Ce nom-phrased est une ouverture vers les possibles et rappelle la façon dont Dieu se redéfinit sans cesse face à Israël : « Je suis l'Éternel votre Force qui vous ai fait sortir de la terre d'Égypte, pour vous servir de Force. » De ce point de vue, je dirais que le critère du divin est la liberté : ce qui m'est un appui dans mon intelligence et dans ma liberté, cela relève du dieu d'Israël. Les commandements font partie de ce système.

Le bel aphorisme de Hillel résumerait ainsi les conditions d'une expression constructive de la croyance : « Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? », j'ai le droit de vivre ma propre croyance, « Si je ne suis que pour moi, que suis-je ? », je dois défendre le cadre global qui permet à chacun de vivre sa croyance propre, et ce immédiatement, « Si je n'agis pas maintenant, quand ? ».